

• 6 : Histoire de mots, histoire de langues. ¹

L'étude diachronique des langues et la ramification « dialectale » est un excellent exercice de réflexion sur ce qu'est « la langue en général » (si jamais, d'ailleurs, ce « mot » pouvait signifier autre chose qu'une structure (ou un ensemble) de structures distributionnelles).

Dans l'étude diachronique, on observe des régularités dans les changements qui croisent d'autres régularités dans d'autres changements d'ordre différent, mais qui, pourtant provoquent des variations tout aussi régulières. Nous « installons » ces études dans un environnement sociopolitique particulier qui utilise à d'autres fins les résumés des études réalisées et qui tente de « formater » les projets d'études (assez facilement, crédits obligent !) afin de « justifier » après coup des décisions plus ou moins ineptes. Il faut ajouter à cela nombre de médias qui affirment n'importe quoi avec beaucoup de sérieux et la complaisance des bienpensants qui ne cherchent qu'à protéger leurs (mal) acquis.

La grammaire et linguistique diachroniques – *parce que la séparation de cette théorie et de cette discipline ne peut être qu'un idéal* – sont des disciplines « sensibles » ... en plus que « centrales ». Il n'en est pas moins vrai que l'exposé de nombre de leurs résultats – fussent-ils simplifiés et fragmentaires – n'en restent pas moins un festin intellectuel, et je ne connais pas de plus grande manifestation de l'intelligence, du travail et de « l'esprit de finesse » réunis !

Il ne s'agit pas ici de « faire » un cours de linguistique ou de grammaire diachronique des langues du monde ! Impossible absolument.

Ce que je veux montrer, en citations précises est... ce qu'on peut apprendre concernant des **fragments** de savoir, en croisant des lectures - histoire d'ouvrir son champ de vision sur ce qu'est l'objet de l'étude linguistique.

¹ Pour la dernière fois, Claude Sablé va bien vouloir reproduire et façonner la forme photocopiée de ce pré-cours, mon dernier ... du semestre. Je voudrais ici le **remercier** encore de son extraordinaire gentillesse, disponibilité, savoir-faire, et de tant d'autres qualités ! Un enseignant absent à l'INALCO ne dérange (*ou n'arrange !*) qu'un petit nombre d'étudiants : un Sablé absent, c'est tout qui se fige. Merci encore, *Cher Monsieur Sablé*, et bonne retraite ensoleillée.

Traiter la langue de « moyen de communication » est aussi (peu) valable que de la traiter ... d'autre chose : **de/avant** la langue, on se tait, ce n'est qu'**après** qu'on parle : et les connaissances accumulées en diachronie sont énormes.

Et donc quelques bribes de réflexion.

- Meillet voulait une linguistique *ouverte sur l'histoire et la sociologie* et il semble évident de constater que, *une discipline aidant l'autre*, cette confusion des méthodes et des disciplines permet de faire progresser, dans l'interdisciplinarité, le volume des connaissances :

~ A. Termes de parenté.

Il y a toute une série de termes de parenté dont le sens se laisse bien déterminer, quoique parfois il se soit étendu dans certains dialectes :

père : skr. *pīlār-*, gr. *πατήρ*, lat. *pater*, v. irl. *athir*, got. *fadar*, arm. *bayr*.

mère : skr. *mâtār-*, v. sl. *mater-*, gr. dor. *μᾶτηρ*, lat. *māter*, v. irl. *máthir*, v. isl. *móðer*, arm. *mayr*.

frère : skr. *bhrátar-*, v. sl. *bratrŭ*, gr. *εἰσάτωρ, εἰσάτηρ* (membre d'une *εἰσάτηρία*), lat. *frāter*, v. irl. *bráthir*, got. *broþar*, arm. *elbayr*.

sœur : skr. *svásar-*, lit. *seser-*, v. sl. *sestra*, lat. *soror*, v. irl. *siur*, got. *swistar*, arm. *khoyr*.

filz : skr. *sūnīh*, v. sl. *synŭ*, lit. *sūnūs*, got. *sūnūs* (all. *sohn*); cf. gr. *υἱός, υἱός*.

fille : skr. *dubhīlār-*, gr. *θυγάτηρ*, v. sl. *dŭšter-*, lit. *dukter-*, arm. *dustr*, got. *daubtar*.

père du mari : skr. *śvācūrah*, zd *bvasura-*, lit. *szēsūras*, hom. *ἐσπός*, lat. *socer*, alb. *vjeher*, et v. sl. *svēkrŭ*, got. *swaihra*.

mère du mari : skr. *śvācūtrīh*, v. sl. *svēkry*, lat. *socrus*, v. h. a. *swigar*, et gr. *ἐσπᾶ*, arm. *skesur*; got. *swaihro*, gall. *chwegr*.

frère du mari : skr. *devār-*, v. sl. *dēverī*, lit. *dēveris*, gr. *δᾶήρ*, lat. *lenir*, ags. *lācor*, arm. *taygr*.

· sœur du mari : gr. γάλως, lat. *glōs*, russe *зълва*, serbe *zãova*,¹ supposant sl. **zũlũva*, (et arm. *tal*, avec *t* d'après *taygr* « frère du mari »).

femme du frère du mari : skr. *yãtar-*, v. sl. *jetry*, lit. *jenter-*, *inter-*, hom. εἰνατέρες (et le datif εἰναται sur une inscription de basse époque), lat. *ianitricēs*.

veuve : skr. *vidhãvã*, zd *vižava*, v. sl. *vũdova*, v. pruss. *widdewũ*, got. *widuwō*, irl. *fedb*,² lat. *uidua*.

Tous les degrés de parenté immédiate dans la famille de l'homme sont donc désignés par des termes précis dont la forme est aisée à déterminer, et dont la plupart appartiennent à un même type, celui des thèmes en *-r-* ; le mot qui désigne le mari est le même qui signifiait « maître » (de la maison) :

skr. *pãtiḥ*, zd *paitiš*, gr. πãσις, lit. dial. *patis*, cf. got. (*b̄rũf-*)*saþs* « fiancé » ; un féminin de ce mot désigne la femme en tant que maîtresse de la maison en sanskrit : *pãtnĩ* (cf. gr. πãτνια), et en lituanien : *pati*.

Aussitôt qu'il s'agit de la famille de la femme, tout devient vague et incertain ; les sens divergent d'une langue à l'autre, et les formes varient : le gr. πενθερός, qui désigne le père de la femme, appartient à la racine de got. *bindan* « lier », zd *bandaiti* « il lie » et signifie par suite « allié », comme lit. *beñdras*, dont le sens actuel est « associé », et skr. *bãndhubḥ* « parent du côté de la femme » (*cognatus* au sens le plus général). Le « gendre » s'appelle : skr. *jãmãtar-*, zd³ *zãmãtar-*, — v. sl. *zetĩ*, lit. *žentas*, lat. *genta* (mot de glossaire), alb. *ðendër*, — lat. *gener*, — gr. γαυδρός, toutes formes où l'on discerne un certain fond de ressemblance, sans pouvoir les ramener à un original commun.

Il n'y a pas de termes précis pour la parenté non immédiate. Lat. *avos* signifie grand-père, paternel ou maternel ; lat. *avunculus*, oncle ; gall. *ewyibr*, oncle, v. h. a. *oheim*, frère de la mère, got. *awo*, grand'mère, v. pruss. *awis*

et v. sl. *ujĩ*, frère de la mère, arm. *haw*, grand-père. L'indo-iranien *nápat-* désigne le descendant et, en particulier, le petit-fils, hom. *νέπιδες* les descendants, lat. *nepōs*, *neptis* le petit-fils, la petite-fille, irl. *niæ*, *necht* le fils, la fille de la sœur, v. h. à. *nevo* le neveu, v. lit. *nepolis* le petit-fils, le neveu, serbe *něc'āk* le fils de la sœur, etc.

Tout s'accorde à indiquer un état social où la femme entrait dans la famille de son mari, mais où le mari n'avait avec la famille de sa femme que des rapports d'amitié, et non une parenté définie.

Il manque d'ailleurs de termes généraux pour désigner les groupes sociaux un peu étendus. La maison forme déjà un groupe social commandé par un « chef de maison » : skr. *pátir dán* ou *dámpatib*, gr. *δεσπότης* (de **dems-pot-ā-* « chef de la maison »). Un terme plus compréhensif est celui de « village » que présentent, avec diverses nuances de sens, skr. *viç-*, zd *vīs-*, v. perse *viš-*, v. sl. *visi*, got. *weihs*, lat. *uicus*; gr. *Φῶκος*; a le sens de « maison »; le nom de « chef de village », skr. *viç-pátib*, zd *vīs-paitiš*, a pris en baltique le même sens général que celui de « chef de maison », *δεσπότης*, en grec, et l'on a lit. *vėszpats* « maître, seigneur », v. pruss. *waispattin* « maîtresse ». — Le « roi » a un nom attesté seulement en sanskrit : *rāj-*, *rājan-*, et dans les dialectes les plus occidentaux : lat. *rēx*, celt. *rig-* (le mot germanique attesté par got. *reiks* « chef », etc. est sans doute emprunté au celtique). — Un mot désignant tout un peuple est attesté seulement dans les dialectes de l'Ouest, jusqu'en baltique, et ne se trouve ni en slave, ni en indo-iranien, ni en arménien, ni en grec : v. pruss. *tauto* « pays », lette *tauta* « peuple », got. *þiuda*, v. irl. *tíath* « peuple », osq. *touto* « cité ».

La notion de « famille de langues » sert à neutraliser des différences de structure, et les rapprochements effectués entre lexèmes – justifiés par

l'existence de régularités : les « lois » de la diachronie phonétique (*de Grimm, de Verner, de Grassmann, de Brugmann, de Lachmann, etc.*). Ces régularités sont constatées empiriquement et en nombre important : les apparentes irrégularités sont, à leur tour, explicables par des faits d'accentuation, d'emprunts, et aussi de « date » : les « évolutions » ont une période de validité, hors de laquelle la « loi » n'est plus valide. La géographie linguistique isole sur les cartes, des isoglosses² qui limitent la validité d'un changement constaté sur un nombre important d'exemples.

■ Prenons une caractéristique assez précise

La palatalisation du [k] ou de [g] initial et le passage de [a] à [e] (la loi de Bartsch) sont deux « traits » spécifiques du « français »

C'est une « donnée » facilement constatable :

« français »	latin	mais (emprunts, etc.)
chaîne	catena	cadena (<Provençal) mais chignon
chair	caro, carnis	carnivore, carnassier
champ, Champagne	campus, campagna	camp , campagne , campagnol , ... mais champignon, champion, champis, etc.
chose	causa	cause
chaise	cathedra (<grec)	
chat	cattum (latin vulgaire)	La forme latine est feles, felis, d'où félin (felis cattus : chat, felis leo : lion)
chapitre	capitula	les Capitulaires
chapeau (couvre-chef)	caput, capitis	capituler, décapiter, capitaine
chaud	calidus, a, um	calorifère, calorie
chandelle	candela	candélabre
char	carrus	carriole, car
charbon	carbo, onis	carbone
changer	cambiare	
chemise	camisa	camisole (de force, etc.)
charrue	carros (gaulois), carrus	
chardon	cardo, onis	cardon, carde, carder
charge	cargare	carguer les voiles
charme	carmina	
chasteté	castitas	inceste, incestueux

² Une **isoglosse** (grec : « même langue ») est une ligne imaginaire séparant deux zones géographiques qui se distinguent par un trait linguistique (**dialectal**) particulier, celui-ci pouvant être de nature **lexicale**, **sémantique**, **phonologique**, **phonétique**, ou de quelque autre type. Autrement dit, une isoglosse délimite l'aire géographique d'un trait dialectal. (Wikipédia)

châtaigne	castagna	la <i>castagne</i>
château	castellum	
châtrer	castrare	castrat
chaume	< calamus (roseau, tige) > μ kalamos	
chaux	calx, cis	calcaire
chauve	calvus, a, um	calvitie
chef	caput, itis	(voir chapeau)
chemin	caminnus (gaulois)	
chien	canis, is	canine, canicule, canin, canidé, mais chenil, chienner, chiennée,
cher	carus, a, um	
chétif	captivus, a, um < captare < capere (prendre)	captive, capture, captive
cheval	cavallus, i	cavalerie, cavalier, cavalier, cavalcade, mais chevalier, chevalière, chevalerie, chevauchée
cheveu	capillum, i	capilliculture, capilliculteur
cheville	de cav c la > clav c la diminutif de clavis (clé)	clavicule
chèvre	capra, ae	cabri, Capri, capricorne, cabriole, cabriolet, et par métathèse : crabe, crevette
chier	cacare (onomatopée ?)	caca
chimie	khemia (grec)	
choisir	< causire (bas-latin) < francique kausjan	
chou	caulis (tige de plante)	
chute	de caduta, participe passé de cadere (tomber)	
chambre	camera, ae	camera, camériste, (bi)caméral mais chambrière,
chose	causa, ae	cause, causalité mais chosifier, chosiste
chant	cantum de cano, is, ere, cecini, cantum (chanter)	cantatrice, cantique, Bel Canto,
chasse	< captiare sur captus chercher à prendre, < capere (cf. fréquentatif captare chercher à saisir)	

choir

Choir vient du latin *cadere* (d'où *caduc*, *caducité*), supin *casum*. On remarquera que, dans ce verbe, la voyelle du radical a disparu; on la retrouve sous la forme d'un *é* dans « échéance » et sous la forme d'un *a* ou d'un *i* dans les mots d'origine savante : *décadence*, *incident*, etc.

1. Le mot *chute* est originellement une forme du participe passé de *choir*; la vieille locution « attendre *chape chute* » signifie : attendre un manteau qui tombe et dont on puisse s'emparer. *Parachute* est formé avec le préfixe *para-*, sur lequel v. *pair* ². Dérivé en *-ance* : *chance* (d'où *chanceux*, *malchance*), c'est le fait, pour ce qui arrive, de « tomber » bien ou mal : bonne et mauvaise *chance*. Le doublet italien de *chance* nous a fourni *cadence* qui signifie : chute d'une phrase, d'un vers, etc., d'où *rythme*. *Cas*, mot calqué sur le substantif latin dérivé du supin, a aussi le sens de chute, c'est la terminaison des mots qui se déclinent, c'est un fait qui se produit; « faire *cas* d'une chose », c'est propre en faire une affaire, la considérer comme importante. *Casuel* signifie « qui dépend de cas déterminés »; *casuiste* : qui discute les cas de conscience.

2. Composés : *échoir*, c'est propre tomber en 'se détachant; on comprend que le mot ait pu s'appliquer à un héritage, il s'applique aussi à un terme de paiement, de là *échéance*. Dans *déchoir*, le préfixe *dé-* appelle l'attention sur le point plus élevé d'où part la chute (au figuré); *déchéance* et son doublet savant *décadence* expriment naturellement deux nuances différentes de l'idée de chute; le *déchet* est ce qui tombe d'une matière qu'on travaille; le mot populaire *dèche* est sans doute le substantif verbal de *déchoir*. *Méchant* signifie propre tombant mal (sur *mé-*, v. *moindre* ¹), ne réussissant pas, d'où maléfisant, par une évolution de sens analogue à celle qui a fait passer *misérable* de l'acception de « malheureux » à celle de « coquin ».

L. Clédat, *Dictionnaire étymologique de la langue française*, 1914 (3^{ème} éd.), Hachette

- Par ailleurs, en phonétique historique du français (et du savoyard (*franco-provençal*)) on constate une évolution du [a] tonique non-entravé (ou « libre ») à [e].

ma-re > mer

pra-tum > pré

pa-trem > père

ca-vallum > cheval

ca-rus < cher

De nombreux traits permettent de tracer finement (sur des cartes) les isoglosses

264. L'évolution de certaines voyelles accentuées a été conditionnée dans une large mesure par leur combinaison avec un élément *y*, et par la présence d'une consonne palatale ou palatalisée.

a) On sait déjà que derrière *c* un *libre* était dans les paroxytons devenu *i* de très bonne heure au N. de la Gaule, § 156 *e* (fr. *cire*, *merci*, mais prov. *cera*, *merce*). — Dans le Nord aussi, derrière *tš*, *dž*, etc., l'*a* libre est devenu *ie* non pas *e* : a. fr. *chievre*, *vengier*, *taillier* (au Nord-Est, en Champagne et dans tout l'Est *ie* se réduit à *i* ; pic. *vengie*, *maisnie* pour *vengiee*, *maisniee*, de même que *ieu* s'y réduit à *iu* dans *Diu*, *liu*, etc.). Le traitement de *a* derrière un son palatalisé est un phénomène d'une importance capitale. C'est lui qui, du côté de l'Est, a permis de délimiter entre le Nord et le Sud une zone de transition, dite « franco-provençale » (cf. Ascoli dans *Arch. Glott.* III, 61) : cette zone, dont le centre principal est Lyon, part approximativement de Saint-Claude dans le Jura, passe au nord de Bourg, à l'ouest de Roanne, puis à Saint-Etienne, coupe le Rhône vers Saint-Vallier, et s'étend au sud de Grenoble ; elle embrasse à l'Est toute l'ancienne Savoie, et la Suisse romande jusqu'à la hauteur de Neuchâtel. Dans la région ainsi délimitée, l'*a* libre accentué s'est conservé comme en provençal, mais derrière palatale il est devenu *ie* comme en français : on y a donc eu *portar*, mais *taillier* (dans un document lyonnais de 1300 *desirrar*, *recontar*, et à côté *ensennier*, *deleitier*). D'autre part, il s'y était produit à l'origine une curieuse opposition entre un infinitif tel que *baillier* (baju-lâre) et un partie, *baillia* (bajulátum) avec un *a* vélaire très bref : cette opposition semble due à ce que, derrière consonne palatalisée, l'*a* avait évolué vers *e* devant un *r* toujours sensible, mais non en finale directe, le *t* de *-atum* étant tombé de bonne heure (cf. à ce sujet E. Philippon dans *Remania* XVI, 263, et A. Devaux, *Essai sur la langue vulgaire du Dauphiné*, p. 118). Plus tard, la réduction de *ye(r)* à *i*, et l'extension de cette finale aux participes ont altéré dans une partie de la zone l'aspect des faits primitifs (voir *Atl. ling.* 77 et 809).

b) La combinaison de *a* avec un *y* subséquent d'origine quelconque a produit une diphtongue *ay*, qui se trouvait primitivement dans les mots fr. *mai*, *aire*, *plaie*, *lait*, etc. Au Nord, cette diphtongue passée à *ey* dès le XII^e siècle (sauf en Picardie, en Lorraine et Bourgogne où *faire* devient *fare*) s'est peu à peu simplifiée en *e* dans la prononciation. Au Midi, *leit* se trouve surtout en Auvergne, en Gascogne, et à l'Est de la Provence : ailleurs on a *lait* ou *lach* (phon. *latš*, cf. § 180 *b*). Dans la zone française, l'*a* placé entre deux *y* disparaît par réduction de la triphthongue *iay* à *i* : a. fr. *gist* = jacet, *Vitry* = Victoriacum, etc. ; mais la même combinaison, fréquente surtout dans les noms de lieu gallo-romains en *-acum*, a donné à l'Ouest (*Champagne* = Campaniacum), et *yæ* en franco-provençal (*Ambérieu* — Ambariacum), tandis qu'au Sud où un *c* entre voyelles n'aboutit pas à *y* (cf. § 171 *V*), la diffusion des noms géographiques comme *Campagnac*, *Floiraç*, *Aurillac*, etc., a été considérable. Dans les deux langues le développement du suffixe *-ariu* semble avoir été anormal (§ 159) : le Nord aboutit de bonne heure à *-ier*, *-iere*, le Midi hésite entre *-er*, *-ier*, *-eir* et des fém. -

3

Passons (?) sur le double suffixe – t - e/or

Mais, le plus souvent, sous la forme *-er* ou *-or*, le suffixe a été précédé d'un élargissement *-t-*, d'où les formes *-tēr*, *-tōr*. La série *-tēr* se rencontre essentiellement en latin, dans des noms de parenté (*pater*, *māter*, *frāter*), qu'il serait artificiel et sans doute erroné de ramener à des formations de noms d'agent fonctionnels. Quant à la série *-tōr*, elle se rencontre, en latin, dans une très abondante série de noms d'agent, dérivés de thèmes verbaux.

La série des noms d'agent, comme il ressort des travaux de E. Benveniste (*Noms d'agent et noms d'action en indo-européen*, p. 45 sq.), se présentait en indo-européen dans des conditions remarquables, largement conservées par le grec : une série *-tēr*, caractérisée par le degré réduit radical, le ton sur le suffixe, la voyelle longue suffixale étendue à tous les cas, formait des noms où l'agent était désigné comme titulaire d'une fonction (δοτήρ, -τήρος : « celui dont la fonction est de donner » = « donneur »). Une série *-tōr* en revanche, caractérisée par le vocalisme plein radical, le ton sur le radical, une voyelle brève suffixale aux cas obliques, formait des noms où l'agent était présenté comme auteur d'un acte singulier et isolé, c'est-à-dire un agent occasionnel (δώτωρ, -τορος : « celui qui fait don » = « donateur »). De ces deux séries, le latin n'a conservé que la seconde; et, ne connaissant plus les alternances tonales, généralisant à toute la flexion la longue de l'ancien nominatif *-tōr* (devenu *-tōr* en latin classique, en raison de *-r* final) il présente, par rapport à l'indo-européen, un visage très différent. Il est à peine utile de mentionner quelques exemples de cette très abondante série de noms en *-tōr* (*dictā-tor*, *geni-tor*, *orā-tor*, *vic-tor*, etc...), où n'est plus faite la distinction entre agent fonctionnel et agent occasionnel.

4

³ Monteil Pierre, Éléments de phonétique et de morphologie du latin, 1970, Fernand Nathan

⁴ id, p.176

This suffix is prominent in the formation of nouns of family relationship : *pitár-* ‘ father ’ (cf. Lat. *pater*, etc.), *duhitár-* ‘ daughter ’ (cf. Gk. *θυγάτηρ*, etc.), *mātár-* ‘ mother ’ (Gk. *μήτηρ*, Dor. *μάτηρ*, OHG *muoter*, etc.) ; *bhrātar-* ‘ brother ’ (Gk. *φράτωρ*, *φράτηρ*, *φράτήρ* ‘ member of a phratry ’, Goth. *brō þar*, OHG *bruoder*, etc.), *jāmātar-* ‘ son-in-law ’ (Av. *zāmātar-*, Alb. *sender*), *yātar-* ‘ wife of husband’s brother ’ (Gk. *εινατέρες*, Lat. *ianitrices* plur., O. Sl. *jeŕtry*, Lith. *jėntė*) ; *nāptar-* ‘ grandson ’ (secondary substitute for *nāpāt* = Lat. *nepōs*). Of these it is probable that the word for ‘ father ’ is an old agent noun (*ṣ-i-tár-* ‘ protector ’ from *ṣā-(y)-* ‘ to protect ’), but in the majority of cases the etymology is too obscure for it to be possible to say much with certainty. Its gradation is of the old type (cf. Gk. *δοτήρ*, etc.) as is to be expected in such a word. Only *duhitár-* agrees with *pitár-* in accent and apophony ; the rest have both accent and guṇa of root with the exception of *mātár-*, and even here Greek has radical accent, which may easily be original in spite of the agreement between Sanskrit and Germanic. It is not unlikely that these contain some old neuters (**māter*, etc. : Lat. *māteriēs* would be an extension of such a neuter) which were adapted when the gender-system developed. There is also the possibility of the analogical extension of the suffix. This has certainly happened in Skt. *nāptar-* and probably in the unusually formed *jāmātar-* (cf. Gk. *γαμβρός* ‘ son-in-law ’ differently formed).

5

Et de pater* (ou patrem), on « tire » **padre** (castillan), **paire** (occitan), **père** (français), **pare** (catalan), **padre** (italien),

Alors que nous avons une série **father** (anglais), **vader** (hollandais), **far** (suédois, danois, norvégien), **Vater** ((haut)-allemand)... parmi les langues germaniques

Le [français] reçoit aussi sa définition d’un certain nombre de « traits » - ici phonétiques – qui l’opposent à d’autres formes « postérieures » du latin, puis du roman, puis de l’ancien français, puis du moyen français, si on reconnaît – du fait de « paliers » chronologiquement disposés – ces formes intermédiaires d’une (ou de plusieurs) structure(s) linguistique(s) qui semble(nt) identique(s)

⁵ Burrows, T, *The Sanscrit Language*, 1st ed. 1955, ici 2ème édition, p.139

entre l'arrière-petit-fils et son arrière-grand-père mais dont les « différences » interdiraient à Cicéron de lire Danielle Sallenave (*à condition, d'ailleurs, qu'il ait la futilité de la lire !*) ; quand s'accumulent certains traits, on « passe » à une autre langue : du « latin » au « français », mais on peut, aussi, reconnaître les « paliers intermédiaires » : roman, ancien français, moyen français. La diachronie nous permet de circonscrire ce que nous appelons **du nom d'une langue** : elle ne nous donne pas la définition d'une langue.

Mais revenons au **père** !

HJELMSLEV – qui utilise de façon originale le « mot » « fonction » - trace ici les grandes lignes de la fragmentation d'une partie de l'Indo-Européen (in Le langage, 1963, traduction Michel Olsen, 1966)

Le mot *père* ne se retrouve pas en lithuanien ni en ancien slave (« père » se dit en lithuanien *tėvas* qui a peut-être un rapport éloigné avec notre mot *père*, mais qui ne lui est, en tout cas, pas identique ; en ancien slave « père » se dit *otiči*, qui est un tout autre mot), mais nous pouvons citer :

got. *ƿadar*, irl. *athir*, lat. *pater*, gr. *patēr*, arm. *hayr*, a.ind. *pitá*, tokh. *pācarə* (partout le sens de « père »).

Considérons maintenant les *éléments d'expression* dont se composent ces mots dans les différentes langues. Dans l'écriture ces éléments de l'expression sont désignés par des lettres, dans la parole, par des sons du langage. (Dans certains cas, nous utilisons pourtant deux lettres comme un seul élément d'expression : irl. *th*, gr. *ph* et a.ind. *bh*, de même que l'*ou* français, bien que composé de deux lettres, ne constitue qu'un seul élément d'expression.)

Abstraction faite de l'accentuation (qui doit pourtant être considérée, elle aussi, comme un élément d'expression ; en anglais il en existe deux, indiqués dans la parole par un accent fort et un accent faible respectivement ; nous avons par exemple dans les mots anglais *mother*, *brother*, *father*, un accent fort sur la première syllabe et un

accent faible sur la seconde syllabe), les mots latins *māter* et *pater* comprennent chacun 5 éléments d'expression et le mot latin *frāter* en comprend 6. Au lieu d'élément de l'expression nous écrirons ci-après, pour plus de brièveté, EE.

On peut montrer qu'entre tout EE d'une langue donnée et tout EE d'une autre langue génétiquement apparentée à la première, il existe une dépendance ou un rapport constants, ou, comme nous sommes convenu de dire, une fonction ; en réalité c'est sur cette fonction entre les éléments d'expression des langues différentes, sur cette *fonction des éléments* que repose la parenté génétique entre les langues ; c'est elle aussi, d'ailleurs, qui fait que nous trouvons souvent, comme dans les exemples cités, une ressemblance entre les mots (ressemblance qui n'existe pourtant pas nécessairement ; ainsi on ne trouvera guère que les mots arméniens « ressemblent » tellement aux autres mots cités).

Nos derniers exemples de fonctions d'éléments concerneront l'EE initial du mot *pater* « père » et le *t* dans *frāter* « frère », *māter* « mère » et *pater* « père ». Pour le premier nous écrirons **p* i.-e., pour le second **t* i.-e.

Le mot *pater* fait voir la fonction
i.-e. **p* = got. *f* φ irl. *O* φ lat. *p* φ gr. *p* φ arm. *h* φ
a.ind. *p* φ, tokh. *p*.

Nous la retrouvons dans mille autres exemples dont certains montrent, en plus, que le hittite répond dans ce cas par un *p*. En voici quelques-uns :

○ a.n. *fjoðr*, a.h.a. *fedara* « plume », a.h.a. *fed(a)rah* « aile », irl. *én* « oiseau », kymr. *eterin* « oiseau », lat. *petere* « chercher, aspirer à, voyager, s'en aller à », gr. *pétesthai* « voler, se précipiter », a.ind. *pátati* « il vole », *pátram* « aile », hitt. *pítaizi* « s'enfuit », *pítar* « aile ».

got. *fisks*, irl. *iasc*, lat. *piscis* « poisson » (y appartient en slave le polonais *piskorz* « loche », le russe *pis-karj* « goujon »). (Le *c* lat. se prononce *k*.)

got. *faíhu* « de l'argent », ancien saxon *fehu*, a.n. *fé* « bétail », lat. *pecu pecus* « bétail », *pecūnia* « richesse, de l'argent » (passé en français dans la dérivation *pecuniaire*), a.ind. *páçu paçú paçúh* « bétail ». Le *ái* got. se prononce comme *ai* français.)

■ La ressemblance est une donnée immédiate de parenté entre « langues », à condition, naturellement, qu'elle soit observable systématiquement : ces formes **dravidiennes** (le dravidien est le nom qui permet de regrouper en une « famille » les (des)⁶ langues du Sud du continent indien (plus quelques autres au nord !) comme le **tamoul**, le **kannara**, le **télougou**, le **malayalam**, le **toulou**, etc. Pour beaucoup de ces entrées, ça semble (et c'est) évident.

kannara		tamoul		
ಮರ	mara	மரம்	maram	<i>arbre</i>
ಒಂಟೆ	o~te	ஒட்டகம்	ottakam	<i>chameau</i>
ಹುಂಜ	hu~ja	சேவல்	ceeval	<i>coq</i>
ಕಾಗೆ	kaage	காகம்	kaakam	<i>corbeau</i>
ಆನೆ	aane	யானை	yaan ^r ai	<i>éléphant</i>
ಅಣ್ಣ	aṇṇa	அண்ணன்	a an ^r	<i>frère aîné</i>
ಹಾಲು	haalu	பால்	paal	<i>lait</i>
ಆಕಳು	aakaḷu	பசு	pacu	<i>vache</i>

⁶ **Des...** parce que l'Inde, en reconnaît officiellement 22, dont sa langue internationale, l'anglais, ses 2 langues nationales (une, le hindi, est *langue officielle de l'administration indienne* et une autre, le tamoul, *langue « classique »* comme le sanscrit (langue parlée « démotiquement » par... personne)). Le gouvernement de l'Inde reconnaît l'anglais comme *langue officielle* (de l'administration indienne) *associée*, et le français est *langue officielle régionale* à ... Pondichéry ! Ensuite : assamais, bengali, bodo, gujarati, kannada, kashmiri, konkani, maithili, malayalam, manipuri, marathi, népalais, oriya, panjâbî, santali, sindhi, télougou. et ourdou (longtemps considéré comme variante – surtout à cause de la graphie « arabo-persane » - de l'hindi. En fait, le statut réel de chacune de ces « langues » est très imprécis – certaines étaient considérées de simple variantes... d'autres (assamais et bengali, par exemple). Et l'orthographe de *toutes*, très variable et (pour un observateur étranger) fantaisiste.

Et, comme il n’y a pas de linguistique sans langues (*ça peut paraître évident, mais ça ne l’est pas pour tous !*) quelques exemples de formes linguistiques indo-européennes.

	persan ¹		gaelle (irlandais)	lithuanien	albanais
1	یک	yek	(a) haon	vienas	një
2	دو	do	(a) dó > dá	du	dy
3	سه	sch	(a) trí	trys	tre
4	چهار	tchahâc	(a) ceathair > cheithre	keturi	katër
5	پنج	pançj	(a) cúig	penki	pesë
6	شش	chesh / chich	(a) sé	šeši	gjashtë
7	هفت	haft	(a) seacht	septyni	shtatë
8	هشت	hacht	(a) hocht	aštuoni	tetë
9	نه	nah	(a) naoi	devyni	nëntë
10	ده	zah	(a) deich	dešimt	dhjetë

1. orthographe persane et transcription “à la française”.

La diachronie montre des structures dissemblables qui se succèdent élastiquement : mais aucun jugement de valeur ne les sépare : le latin est aussi « capable » que le wolof, le quetchua, le khmer ou le français.

Ce qui est « *vision du monde* » est le fait que chaque langue *structure originellement* son corpus : le wolof, par exemple, dérive étroitement ces « mots » entre eux, qui, en traduction ne sont pas « dérivables »

fàdd = abattre d'un coup, fàddu = mourir __ pàdd = donner un coup de pied dans le tibia; pàddu b- = point vital sur le corps;

fal = élire, porter au pouvoir __ pal g- = investiture;

fas = nouer, attacher; fas g- = noeud: fase = répudier, divorcer, se séparer __ pas-pas b- = noeud; pase m- = répudiation, divorce;

fatt = boucher un trou, respirer difficilement; fattu = avoir un corps étranger dans l'oeil __ patt = être borgne;

On ne le répètera jamais assez : il **n'y a pas** de belles (ou de *laidés*) langues, de langues riches ou pauvres, de langues évoluées ou de langues primitives, de langues « entrées » dans l'histoire et d'autres ...non ! Parce que c'est **dans chaque langue** que nous affirmons *tout, y compris sottises ou mensonges* : et ce qui nous « sépare » des animaux, ce n'est pas de « dire le réel » (un chien sait le « dire »... en remuant la queue), mais ... de **mentir, de questionner, de nier, de raconter des ... histoires !**

On n'est pas forcé de comprendre, et **l'histoire... ne nous apprend que... l'histoire**, car, comme le dit Brassens :

*Le temps ne fait rien à l'affaire,
Quand on est con, on est con.
Qu'on ait vingt ans, qu'on soit grand-père,
Quand on est con, on est con.
Entre vous, plus de controverses,
Cons caducs ou cons débutants,
Petits cons d' la dernière averse,
Vieux cons des neiges d'antan*